HENRI GUILLEMIN

Le *JOCELYN* DE LAMARTINE

étude historique et critique
avec des documents inédits

Thèse de doctorat soutenue en 1928

Présentation de Patrick Rödel

VOLUME 9.5
(p. 517 à 537)

Troisième partie
Les sources de *Jocelyn*

Chapitre 2
Les souvenirs livresques. Lamartine et la lecture (5)

utovie / hg

sous la direction de Jean-Marc Carité
les éditions d'utovie
rééditent
dans la
collection HG
les œuvres complètes de
Henri Guillemin

pour être tenu informé de ce programme
il suffit d'envoyer vos prénom, nom et adresse aux
(par courrier)
Editions d'Utovie
Diffusion Différente
40320 BATS (France)
(par email)
utovie@wanadoo.fr

catalogue consultable
(avec achat sécurisé en ligne) sur
www.utovie.com

La numérisation de cette collection
reçoit le soutien de la région Nouvelle Aquitaine

Pour des raisons techniques et de confort de téléchargement
nous avons décidé de scinder en plusieurs volumes
cet imposant travail de 858 pages.
Nous avons respecté la pagination d'origine
(indiquée en couverture de chaque volume).

L'ensemble est disponible sous forme de PDF
à télécharger gratuitement sur notre site.

Toute reproduction partielle ou non de la présente publication
est interdite sans l'autorisation de l'éditeur
et du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie
C.F.F. 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris.

© Diffusion Différente, Utovie, 2022

de l'âme. Ah ! certes, il a son mot à dire dans une telle question où tout est engagé. Avant d'attendre que soit achevé *Jocelyn*, déjà il prend la parole et publie ses *Devoirs civils du Curé*. *Jocelyn* paraîtra quatre ans plus tard pour reprendre, compléter, changer un peu cette première réponse à l'interrogation bruyante et passionnée du siècle.

IV

Les Grands Créanciers de JOCELYN

Ni pour les thèmes lyriques et descriptifs qu'on y voit rassemblés, ni pour la peinture des montagnes, ni pour celle d'une âme de prêtre, *Jocelyn* n'apparaît comme une œuvre insolite.

Les contemporains se sont montrés, généralement, assez sévères dans leurs jugements sur la « donnée » même du poème. Duquesnel la tient pour « assez commune » ; « le poète, déclare-t-il, ne s'est pas gêné pour inventer sa fable » [1]. Béranger constate dans *Jocelyn* une « absence d'imagination créatrice » [2] qui a « forcé », dit-il, Lamartine « à se traîner sur un fonds commun » [3]. Carné se borne à noter dans l'Épisode de Lamartine un « concours de circonstances trop romanesques » [4]. Sainte-Beuve, qui se veut indulgent, juge seulement que les situations sont, pour « la plupart connues » et que « ce n'est pas par [leur] point de départ [...] que ce poème se distingue ». — Beaucoup moins aimables sont les rédacteurs du *Journal du Commerce* (1er avril) et de la *Nouvelle Minerve* (2 juillet) dont le premier regrette que Lamartine « ait cru devoir faire un poème, une fable, un drame, un écrit complet » et qu'il se soit « jeté dans une foule d'embarras qui n'étaient pas nécessaires », et dont l'autre prononce : « La force créatrice qui trouve et qui coordonne, la stratégie de l'art, la science motrice, tout ce qui constitue enfin le génie de l'invention semble [...] échapper » à l'auteur de *Jocelyn*. Quant à George Sand, elle tranche la question en cinq mots : « Sujet rebattu, personnages traînant partout » [5].

A-t-on remarqué que le drame de *Jocelyn*, réduit à ses lignes essentielles, reproduit très exactement le thème épique traditionnel du héros arrêté dans l'accomplissement de son devoir par l'amour qu'il éprouve pour une femme ? Jules Lemaître a bien vu que « Jocelyn dans la montagne, c'est Enée à Carthage » [6] ; mais c'est aussi Renaud devant Armide, Roger devant Alcine, Télé-

1. Duquesnel. *Op. cit.*, 1839. T. II, p. 78. Dans la même page, Duquesnel ajoute : « La scène où Jocelyn retrouve son ancienne amante dans cette femme étrangère qui agonise sur le lit d'une misérable auberge italienne a traîné dans tous les romans ».

2. Lamartine, en 1863, fera lui-même l'aveu de l'« indigence de [son] imagination » (*Mémoires Politiques* dans O. C., 1863. T. XXXVII, p. 100).

3. Béranger. *Correspondance*. T. II, p. 314 (lettre du 6 avril 1836 à H. Fortoul).

4. *Écho français*, 20 mars 1836.

5. G. Sand. *Correspondance*, 1883. T. I, p. 361 (lettre du 5 mai 1836 à F. Liszt).

6. J. Lemaître. *Les Contemporains*. T. VI, p. 167.

maque devant Eucharis, Henri IV devant Gabrielle, Eudore devant Velléda. Partout, il faut que sur sa route, à la fois terrestre et surnaturelle, le héros rencontre le piège redoutable de la femme, et qu'il s'en arrache ou qu'on l'en délivre. Laurence a sa place marquée dans la série des tentatrices.

Son travestissement, d'autre part, que de fois, en littérature, il a déjà servi ! Faut-il parler de Clorinde ? évoquer l'*Astrée* ? et Ossian, encore, où l'on voit ainsi déguisée Cathlin et Comala et la belle Utha que son « sein d'albâtre », jaillissant de son armure brisée, finit par trahir ? Rappelons-nous aussi, après Deschanel, « la touchante Claudine de Florian travestie en petit savoyard » [2], et le déguisement de Caled dans *Lara*, et la Mignon de Goethe, vêtue en jeune garçon quand Wilhelm Meister la prend à son service, et, dans le *Moine* de Lewis, Rosario qui est en réalité Mathilde. La Zélie de Berquin se fait passer pour un pèlerin ; c'est ainsi qu'elle aborde, sans le reconnaître, son ancien amant Tharsis qui s'est fait ermite ; elle s'évanouit :

> L'ermite secourable entr'ouvre ses habits ;
> Par un sein palpitant qui se fraye un passage
> D'un sexe déguisé les secrets sont trahis [3].

L'Adélaïde de Madame de Tencin se travestit en homme afin d'être accueillie dans le même monastère où Comminge achève sa vie ; Prévost a mis plus d'une fois en scène des femmes se faisant passer pour des hommes : c'est, par exemple, dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, la maîtresse du duc de Montalto qui suit son amant sous un costume masculin ; c'est Memiscès à qui son père a fait prendre un habit de cavalier « pour prévenir les accidents d'un long voyage », c'est Milady R** qui s'échappe de Londres vêtue comme un jeune homme ; c'est encore Manon Lescaut, habillée de la sorte après sa fuite de l'hôpital ; et, à l'auberge de Chaillot, nous dit Prévost, « on ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé, à Paris et aux environs, à voir prendre aux femmes toutes sortes de formes » [4].

Lamartine a lu, bien certainement, la *Thérèse Aubert* de son ami Nodier ; il y a trouvé une situation semblable, quoique renversée, à celle qu'il imaginera pour *Jocelyn* ; c'est pour échapper, comme Laurence, aux soldats républicains qu'Adolphe s'est habillé en fille ; et, entre Thérèse et lui, comme entre Laurence et Jocelyn, naîtra, à la faveur de ce déguisement, un amour d'abord incertain.

Autour de 1830, ces genres de travestissements se rencontrent communément dans les romans [5]. Voici le *Fragoletta* de Latouche, voici *Le Novice* de Madame de Bawr, où Robert se prend d'affection pour un garçon ravissant

---

1. Ces déguisements sont nombreux dans les romans de chevalerie et dans le théâtre français du commencement du XVIIe siècle. Il y a une jeune fille travestie en homme dans la *Clitandre* de Corneille.

2. Deschanel. *Lamartine*, 1893. T. II, p. 27.

3. Berquin. *Idylles et romances*, 1823, pp. 90 (Romance IV).

4. Dans les *Liaisons dangereuses*, on voit aussi la femme de chambre de Madame de Merteuil se déguiser en homme (*Liaisons Dangereuses*, 1820. T. I, p. 35. Lettre X).

5. Ils se rencontraient même dans la vie : songeons à la Duchesse de Berry ou à George Sand, par exemple.

qui se fait appeller Julien et qui se nomme, au vrai, Julienne [1]. Voici *La Rose Rouge*, d'Alexandre Dumas, qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes* [2] juste avant que Lamartine entreprenne son Épisode : on y trouve une jeune fille noble, et vendéenne, comme Laurence, et qui, elle non plus; n'a plus de mère, et dont le père, aussi, est traqué par les républicains ; elle est vêtue en homme et c'est encore un évanouissement qui fera découvrir qu'elle est femme. Les travestissements sont alors à tel point à la mode que Stendhal donne à Madame de Rênal, la première fois qu'elle voit Julien Sorel, la pensée « que ce pouvait être une jeune fille déguisée » [3]. Citons enfin l'aventure de Mademoiselle de Maupin, immortalisée par Gautier.

Autre trait qui n'est pas neuf : c'est dans une église, où elle quêtait, que Laurence se retrouve, à la Huitième Époque du poème, en présence de Jocelyn. Ainsi le Valmont des *Liaisons Dangereuses* a rencontré Madame de Rosemonde lorsqu'elle quêtait dans l'église Saint-Roch ; le sixième chapitre du roman de Jules Janin, l'*Ane mort*, s'intitule « La quêteuse » : le héros du livre revoit son Henriette devenue une femme entretenue : « à toutes les belles fêtes, dit-il, je la voyais précédée du Suisse en large baudrier, tenant de sa main blanche ornée de diamants un sac de velours violet et appelant par un sourire la vaniteuse charité des hommes » [4]. — C'est encore dans une église que Sorel rencontre, après un an, Madame de Rênal qui s'évanouit à sa vue ; et Laurence, tombée dans la galanterie et hantant néanmoins les églises, ne fait que suivre l'exemple de Lélia qui venait assister aux grandes cérémonies du culte « pour se désennuyer, se faire voir comme en spectacle, se délasser des fêtes et des mascarades en écoutant, pendant une heure, les accents de l'orgue et la poésie des cantiques » [5].

La scène capitale de *Jocelyn*, et la plus discutée, celle de l'ordination dans le cachot, Duquesnel la tenait pour « la plus neuve du poème, celle qui, disait-il, appartient le plus à M. de Lamartine » [6]. Il n'apparaît pas cependant qu'elle soit si parfaitement originale.

D'une part, on avait déjà vu plusieurs fois l'application d'un sacrement dans le cadre tragique d'un cachot. On assiste, dans les *Martyrs* (XXI), à la célébration d'une messe « sans calice et sans autel », au fond d'une prison. Eudore, qui ne sortira de la prison que pour marcher au supplice, y communie de la main de l'évêque Cyrille. Dans *Han d'Islande* (XLIV) c'est un cachot, aussi, qui voit bénir l'union d'Ethel et d'Ordener ; le prêtre, raconte Hugo, « tira

1. Julien-Julienne apparaît à Robert revêtu des mêmes prestiges que Laurence aux yeux de Jocelyn : « La tournure aérienne du jeune homme, ses traits qu'une vive émotion embellissait encore, ses longues boucles de cheveux blonds qui retombaient élégamment sur son cou et sur son visage, tout le présentait alors comme une de ces visions séraphiques dont le ciel honore dit-on ses élus » (*Le Novice*, 1830. T. II, p. 293).

2. R. D. M. (juillet-septembre, 1831). T. III, pp. 47-74 et 127-146.

3. *Le Rouge et le Noir*, 1886. T. I, p. 42.

4. J. Janin, *op. cit.*, 1830, p. 94.

5. G. Sand. *Lélia*, 1833. T. I, p. 185. Est-ce à ce propos que X. Doudan croit voir dans *Jocelyn* (où, au juste ?) un reflet des romans de G. Sand (Cf. *infra*, p. 671).

6. Duquesnel, *op. cit.* T. II, p. 79.

de son sein un crucifix noir qu'il plaça sur une sorte d'autel grossièrement formé d'une dalle dans le granit adossé au mur humide de la prison. Près du crucifix, il posa une petite lampe de fer allumée [...] et une bible ouverte » [1] ; dans *La Prison* de Vigny, un vieux prêtre confesse un prisonnier mourant et lui donne l'extrême-onction. On a vu ce prêtre

Tâter les murs épais du corridor humide,

entendre

Sous les bruyantes clés des gonds de fer s'ouvrir

descendre « trois degrés sur la pierre glissante », et découvrir

Dans un étroit cachot, dont les torches funèbres
Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
Un vieillard expirant [.....]

Ainsi, dans *Jocelyn*, le lévite s'avance « dans la prison », sur les « marches humides » où le pas est « glissant ».

L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir

Le geôlier tourne les verrous de la porte aux « lourds gonds » ;

L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne
Et je vis le vieillard [.....] (V, 161 sqq.)

Dans la *Rose Rouge* de Dumas, voici encore un prêtre emprisonné et qui, dans un cachot, sous la Terreur, unit Blanche et Marceau. Entre « ces murs ruisselants », sur « cette paille infecte », Marceau a demandé à Blanche si elle consentait à l'aimer. « Est-ce le moment, est-ce le lieu — a gémi la jeune fille — où une telle question doive être faite ! Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour ? ». Et pareillement, dans le cachot de *Jocelyn*, où les murs laissent ruisseler « je ne sais quelle sueur » affreuse, où le prisonnier n'a pour couche qu'

Un tas de paille humide et rongée par les bords, (V, 195)

lorsque l'évêque entend le jeune homme lui parler en tremblant de son rêve d'amour, il s'écrie :

Parler d'amour, grand Dieu, sous ces ombres muettes !
Insensé ! regardez, et songez où vous êtes ! (V, 365-366) [2]

---

1. Cf. dans *Jocelyn* (V, 482-488),

Un angle du rocher fut notre autre calvaire ;
Sur cet autel des pleurs un noir morceau de pain
Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main.
Une coupe de bois fut le divin calice
Où le vin figura le sang du sacrifice,
Et la lampe, jetant ses funèbres clartés,
Le cierge et le flambeau de nos solennités.

2. Ainsi, dans le drame de Baculard d'Arnaud, Comminge, qui avoue au père abbé le secret

Mais d'autre part, c'est le personnage lui même de l'évêque qui se trouve appartenir, d'une façon presque nécessaire, à ce thème épique dont nous avons évoqué plus haut l'unité singulière et qu'on voit fidèlement reparaître de l'*Enéide* à la *Jérusalem*, de la *Henriade* à *Jocelyn* : A Enée, séduit par Didon, il faut que le roi des dieux envoie Mercure pour le rappeler à son devoir ; Ubalde et Guelfe, les deux chevaliers chrétiens, montent jusqu'au palais d'Armide pour arracher Renaud aux filets de l'enchanteresse ; Mentor use de violence pour délivrer Télémaque des périls qu'il court auprès d'Eucharis ; Mornay s'avance auprès d'Henri IV pour l'enlever à cette Gabrielle qui lui fait oublier sa mission... L'évêque de *Jocelyn* fait-il autre chose que tenir à son tour ce rôle austère de messager auprès du héros qui s'égare ?

Lorsque, dans l'Arioste, le vieil Atlant surgit devant Roger, pris aux lacs d'Alcine, il ne se comporte pas autrement que fera l'évêque dans *Jocelyn* : « Il regardait le paladin avec des yeux menaçants où se peignait la colère [...]. Est-ce donc là, lui dit-il, le fruit de mes leçons ? Quel prix reçois-je des soins que j'ai pris de toi ? [...]. Qui pouvait, hélas, jamais croire que tu fusses devenu le vil esclave » d'une femme [1] ?

Dans le discours que tient Mentor à Télémaque on découvre, plus nettement encore, les mêmes arguments qu'emploiera l'évêque : appel à l'honneur (« Vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez à Ithaque où vous devez régner [...] pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis ») — appel au bon sens (« Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ! vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique dit : je ne suis point malade ! ») — appel à la pitié, à la reconnaissance, à l'affection filiale (« Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance [...]. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! [...]. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur [...] ») — appel au devoir, à la fidélité du jeune homme envers soi (« Rendez-vous à vous-mêmes ! »).

Tout cela, le voici de nouveau sous nos yeux dans *Jocelyn* : cet amour dont le jeune homme a fait l'aveu, l'évêque lui en fait honte :

> Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause
> Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose ! (V, 321-322)

A votre haut devoir, vous préféreriez, lui dit-il, cette femme et le « déshonneur » (V, 340). « Insensé ! », s'écrie-t-il encore,

> Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux ! (V, 413)

Se peut-il que vous jetiez « à mon front cette lie » ! (V, 386). Comme Mentor

---

d'amour qu'il porte en son cœur, est debout dans une crypte, devant le tombeau de Rancé ; il s'écrie lui-même :

> Dans ce lieu de terreur je parle de tendresse !

et plus loin encore :

> Enfin quel mot m'échappe ! et que vais-je vous dire !
> Dans quel lieu ! [etc...]

(Baculard d'Arnaud. O. C., an XI. T. II, pp. 15 et 19).

1. *Le Roland furieux*. Trad. Tressan, 1834. T. I, p. 150.

suppliait : « O mon fils ! », l'évêque reprend : « ô mon enfant ! » (V, 405) et conjure Jocelyn de l'entendre

Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme ! (V, 409)

Et comme Mentor, finalement, a recours aux moyens extrêmes et « précipite » Télémaque « dans la mer » pour l'éloigner de cette terre dangereuse, de même l'évêque précipite Jocelyn dans l'ordination.

De cette grande scène dramatique du poème lamartinien, on peut rapprocher encore d'autres scènes fameuses : et d'abord celle qui ouvre *Polyeucte*. Dès le 15 mars 1836, le vicomte Walsh, dans l'*Écho de la Jeune France*, évoquait à propos de *Jocelyn* la tragédie chrétienne de Corneille. En 1838 [1], Madame de Girardin écrit à Lamartine : « La scène de l'archevêque est digne de *Polyeucte*», et l'abbé Sanvert, dans ses *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*[2], n'hésite pas à déclarer que le dialogue de l'évêque et de Jocelyn a « une grande analogie » avec celui que Corneille établit entre Néarque et Polyeucte. « On sent même, ajoute-t-il, l'imitation du modèle ».

Il est certain, en effet, que les ressemblances, par endroit, sont assez étroites entre le texte du poème et celui de la tragédie.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse,
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse

dit Néarque à Polyeucte [3] ; pareillement, l'évêque parle à Jocelyn de cet abîme où « l'esprit tentateur » achemine le jeune homme, par une route oblique :

Quand il ne peut au crime entraîner nos élus
Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus (V, 307-308) [4]

Polyeucte devant Néarque justifie son amour pour Pauline du même ton que prendra Jocelyn pour défendre, devant l'évêque, sa tendresse pour Laurence :

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme
[etc...]

dit Polyeucte [5].

Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme !
Il joint leur double vie en une seule trame, (V, 357-358)
[etc...]

s'écrie Jocelyn à son tour.

---

1. *Lettres à Lamartine*, 1893, p. 162 (lettre du 14 juin 1838).

2. Abbé Sanvert. *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*. Mâcon, 1880, p. 132.

3. *Polyeucte*, acte I, sc. 1, vers 53-54.

4. Louis Racine dans son poème de *La Grâce* (1742, p. 24) indique aussi que le démon sait utiliser à ses fins la vertu même de ceux qu'il veut perdre.

5. *Polyeucte. Ibid.*, vers 9-10.

Les exhortations de Néarque, enfin, s'appuient sur l'état de persécution où se trouve alors la communauté chrétienne :

> Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
> Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
> Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte
> [Etc...] [1]

On en retrouve bien, semble-t-il, l'authentique écho dans l'indignation de l'évêque, dressant devant la pensée de Jocelyn, pour lui faire honte de sa désertion, ces « jours sinistres »

> Où l'autel est lavé du sang de ses ministres (V, 325) [2]

C'est Sainte-Beuve [3] qui suggère de songer, à propos du rôle de l'évêque dans *Jocelyn*, à la *Zaïre* de Voltaire et au rôle du vieux Lusignan. Tel, en effet, l'évêque se dresse, à l'improviste, dans la destinée de Jocelyn pour lui rappeler ses premières promesses, tel est apparu soudain dans la vie de Zaïre son père Lusignan pour exiger qu'elle se souvînt du sang chrétien qui coule dans ses veines. Et, pour Jocelyn comme pour Zaïre, Dieu, reparu, réclame un épouvantable arrachement.

Déjà, dans cet évêque emprisonné, couvert de haillons et dont la grandeur survit cependant, il y a bien quelque chose de ce Lusignan « blanchi dans les liens », « chargé d'indignes fers », mais

> Insensible à sa chute et grand dans ses misères (Act. II, sc. 1)

Les paroles de Lusignan à sa fille, prête à trahir la foi de sa naissance, et amoureuse d'un infidèle [4], ne préparent-elles pas, elles aussi, celles de l'évêque à

---

1. *Polyeucte. Ibid.*, v. 80-83.

2. On peut encore rapprocher par d'autres endroits, *Jocelyn* de Polyeucte : En quittant Pauline pour aller au baptême — et à la mort — Polyeucte déclare, rassurant :

> Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence (Act. I, sc. III, vers 121)

Ainsi, lorsque Jocelyn descend à Grenoble, quittant Laurence — pour toujours, sans le savoir — il lui dit de même :

> [.....] Dors en paix, mon amour,
> Mon absence de toi ne sera que d'un jour (V, 67-68)

L'effet scénique de l'Acte II (scène 1)

> *Fabian*
> Je tremble à vous le dire ; elle est
> *Sévère*
> Quoi ?
> *Fabian*
> Mariée !

semble se retrouver dans *Jocelyn*

> Je suis... — N'achève pas ! s'écria-t-elle — un prêtre ! (V, 718)

Il y a aussi des stances dans Jocelyn (VIII) comme dans *Polyeucte* (Acte IV, scène II) ; il est vrai qu'il y en a également dans *Le Cid*.

3. Sainte-Beuve. *Critique et Portraits littéraires*, 1841. T. IV, p. 21, note

4. « Ce Lusignan qui supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères offre une scène merveilleuse », déclare Chateaubriand dans le *Génie* (II, II, 5).

Jocelyn ? Tu es fille de Croisés, dit Lusignan à Zaïre ; vous êtes lévite, dit l'évêque ; c'est sur une terre trempée du « sang des martyrs » que Zaïre songe à ce reniement ; c'est à l'heure où l'Église souffre et saigne que Jocelyn voudrait déserter. La souffrance de Zaïre se double de la douleur que son sacrifice fera naître dans le cœur d'Orosmane (Act. IV, sc. 1) ; et de même Jocelyn s'accuse d'avoir « immolé » Laurence de sa main (VI, 72, VIII, 341). Zaïre maudit sa propre résignation :

Victoire infortunée ! inhumaine vertu ! (Act. IV, sc. 1)

et pareillement Jocelyn, avec horreur, se détourne de son « affreux sacrifice » (V, 731), de son « sacrifice insensé » (VIII, 343) ; il maudit son « triomphe » (VI, 78) et se repent « cent fois » de sa « fausse vertu » (VI, 79) ; et la douloureuse impuissance où se trouve Zaïre de faire que Dieu remplisse l'abîme creusé dans son cœur par la perte d'Orosmane, c'est le supplice aussi que connaîtra Jocelyn devenu prêtre [1].

Enfin, il se pourrait que Lamartine se soit souvenu, pour sa Cinquième Époque, de quelques beaux passages de ce *Moïse* de Chateaubriand qu'il avait entendu réciter par l'auteur lui-même, chez Madame Récamier, le 21 juin 1829, et qu'il avait pu lire à loisir, dans le texte imprimé, en 1831.

A l'acte III, Moïse surprend le fils d'Aaron, Nadab, jadis « lévite innocent et modeste » sur le chemin de la trahison, à cause de cette Arzane qui l'a séduit. Ses reproches sont durs :

Tu n'es plus un soldat du Seigneur des armées ! (Act. III sc. III)

lui dit-il ; et l'évêque flétrira, en Jocelyn,

[.....] un des soldats du temple
[.....]
Au grand combat de Dieu refusant son secours (V, 333 et 335)

Et comme le chœur, dans *Moïse*, conjurait ainsi Aaron et ses pareils :

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères ! (Act. III, sc. VIII)

de même l'évêque accable de sa colère le lévite qui laisse amollir son âme « à de folles amours » et sacrifie « au dieu des femmes étrangères » (V, 336 et 338).

Puis c'est Aaron lui-même qui s'efforce d'arracher son fils à cet amour

---

1. Zaïre, « en pleurant » demande à Dieu :

[.....] « Ote-moi mon amour,
Arrache moi mes vœux, remplis moi de toi même ! »
Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants que toujours je revois
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi ! (Act. IV, sc. 1)

Cf. *Jocelyn*, V, 773 sqq. — VI, 635 sqq. — IX, 191-192.

qui l'éloigne du vrai Dieu, et il emploie le même argument personnel qu'employait Mentor, qu'emploiera l'évêque :

> [.....] Ferais-tu mon malheur,
> Toi dont j'ai soutenu la paisible jeunesse,
> Instruisant ton berceau, protégeant ta faiblesse ?
> C'est moi qui le premier t'appris le divin nom
> Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Edom (Act. IV, sc. IV)

Nadab, comme Jocelyn, parle du serment qui l'engage envers la femme aimée : « Ma parole est liée ». Et Aaron lui répond :

> [.....] aurais-tu donc promis
> D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis ! *(Ibid.)*

comme répondra l'Évêque de *Jocelyn* :

> Quoi, vous trahir ! mais non, cela ne se peut pas ! (V, 384)

Aaron finira par jeter sa « malédiction » sur Arzane (*Moïse.* Act. IV, sc. V) comme l'évêque appelle la « divine colère » sur Laurence (V, 434) [1]. Il n'est pas impossible que Lamartine ait expressément songé à Chateaubriand, pour le suivre, et le battre sur son propre terrain [2].

* * *

Nous avons déjà bien souvent rencontré, au cours de notre enquête, les noms d'écrivains illustres (Chateaubriand, Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, etc...) auxquels il semble que l'auteur de *Jocelyn* ait dû telle ou telle inspiration. Nous les trouvions sur notre route à propos d'un thème philosophique ou narratif ou descriptif, mais il nous faut à présent les interroger individuellement pour examiner de plus près la dette que Lamartine peut avoir contractée envers chacun d'eux.

---

1. Arzane, dans la tragédie de Chateaubriand, s'écrie amèrement devant Nadab :

> Vous allez, par ma mort, noblement consentir
> Au pardon qu'on promet à votre repentir (Act. IV, sc. V)

Ainsi Laurence se refuse à croire que Jocelyn l'abandonne :

> Lui, comme un vil parjure il se serait enfui
> [.....]
> Comme un autre Caïn il m'eût sacrifiée ! (V, 652 sqq.).

2. C'est dans son C. F. L. (Ent. 49. T. IX, pp. 31 et 60) que Lamartine fait le récit de cette lecture de *Moïse* à l'Abbaye au Bois : « Les vers, écrit-il, étaient beaux, raciniens, bibliques [...] l'originalité seule manquait [...]. On voulait un triomphe, on n'avait eu qu'un cérémonial d'enthousiasme ». — On connaît la courte mais éloquente appréciation de Sainte-Beuve : « *Moïse*, — ô ennui ! noble ennui ! — » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, 1861. T. II, p. 96).

Peut-être devons-nous songer encore à l'évêque Marcellin que l'on voit, au Livre IV des *Martyrs*, jeter, « d'une voix terrible », l'anathème sur Eudore, chrétien défaillant. « Les yeux de Marcellin lançaient des flammes [...]. C'était Moïse dénonçant la sentence mortelle à l'infidèle adorateur du veau d'or ». Et c'est déjà, ajouterons-nous, l'évêque de *Jocelyn* dont la voix prend soudain « la colère et la vibration » de celle

> Du prophète lançant la malédiction (V, 428).

Il est un livre auquel le texte lui-même de *Jocelyn*, à deux reprises, ouvertement, se réfère : *Paul et Virginie*. Dans son grand Épisode épique et « pastoral », Lamartine semble nommer tout exprès le poème en prose de Bernardin de Saint-Pierre comme pour placer son ouvrage, avec une modestie orgueilleuse, sous l'égide de ce petit livre dont il dira plus tard qu'il « semble une page de l'enfance du monde » [1].

C'est en effet dès les premiers vers de *Jocelyn* qu'on voit le jeune héros tenant à la main

> [.....] ce livre où tant de pleurs
> Coulent du cœur de Paul et des yeux des lecteurs
> Quand, le canot parti, à chaque coup, la rame
> Emporte Virginie, arrache l'âme à l'âme (I, 139-142).

A la Quatrième Époque, Jocelyn se remémore encore le temps où il voyait, avec un ravissement bouleversé, dans les pages de Bernardin de Saint-Pierre

> Virginie arrachée à son frère et partant,
> Et la mer la jetant morte au cœur qui l'attend. (IV, 379-380)

Et dans la grotte où il veille sur la convalescence de Laurence blessée, c'est bien encore sans doute au récit de Bernardin de Saint-Pierre que Jocelyn emprunte une de ces « touchantes histoires » d'amants « oubliés [...] du monde, » comme sont alors Laurence et lui, « et se faisant »

> D'eux-même et de leur cœur un monde suffisant,
> Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature (IV, 1000-1003).

« Lamartine, écrit Sainte-Beuve [2], en faisant lire et relire à son Jocelyn le livre de *Paul et Virginie*, a proclamé cette influence première [de Bernardin de Saint-Pierre] sur les jeunes cœurs qui, depuis l'apparition des *Études de la Nature*, s'est prolongée en pâlissant jusqu'à nous ». Le 8 octobre 1849, le même Sainte-Beuve écrira encore dans son feuilleton sur *Les Confidences* : « Parmi les auteurs qui ont eu le plus d'influence sur M. de Lamartine [...] il faut mettre au premier rang Bernardin de Saint-Pierre. Le poète des *Harmonies* et de *Jocelyn* procède manifestement de lui ».

C'est d'ailleurs Lamartine lui-même qui, le 11 décembre 1831, parlant à Virieu du poème qu'il vient d'entreprendre, déclare explicitement : « C'est du type de *Paul et Virginie*, ce type accompli, selon moi, des modernes » ; et le 15 février 1836 Lamartine répète, au même correspondant, qu'il espère que son *Jocelyn* « sera populaire comme *Paul et Virginie* en grand et en vers ».

Avant même que Sainte-Beuve ait insisté sur cette profonde « parenté de génie » qu'il constatait, pour sa part, entre Lamartine et Bernardin [3], Aimé Martin, en 1833, dans l'Avertissement qu'il plaçait en tête de son édition

---

1. *Confidences*, VIII, dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 193.

2. Sainte-Beuve. *Critiques et portraits littéraires*, 1841. T. IV, p. 261.

3. « Lamartine a repris en pur poète bien des inspirations de Bernardin » déclare Sainte-Beuve (*Ibid.*, p. 242).

complète des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, s'écriait : « Qui n'a reconnu [...] son inspiration dans les accords de notre plus grand poète ?[...]. Lamartine, vous êtes sorti de son école ! »[1].

L'inventaire n'est pas fait encore de tout ce que doit Lamartine à Bernardin de Saint-Pierre. M. Aimé Lafont n'a peut-être pas tort de chercher dans l'*Arcadie* quelques-unes des sources de la *Chute d'un ange* ; à comparer également la *Mort de Socrate*, écrite par Lamartine en 1823 et le « drame » du même nom composé par Bernardin de Saint-Pierre, et publié par lui en 1808, on découvrirait, semble-t-il, entre les deux ouvrages, des analogies fort curieuses ;[2] *La Chaumière Indienne* paraît bien aussi avoir fourni des traits au *Tailleur de Pierres de Saint-Point*, Lamartine s'attribuant à soi-même le rôle que dans le récit de Bernardin tient le docteur anglais, et Claude des Huttes tenant celui du paria. Il n'est pas jusqu'à ce nom de Zoraïde, choisi par Lamartine, en 1813, pour l'héroïne de cette tragédie dont il versifia les deux premiers actes qui ne vienne aussi, très probablement, de Bernardin de Saint-Pierre : Zoraïde est le nom que porte l'héroïne du roman de Bernardin : *Empsaël*[3].

On sait sur quel ton d'extraordinaire enthousiasme Lamartine s'exprimait encore, à soixante-dix sept ans, à propos de *Paul et Virginie :* ce livre est pour lui un « poème suprême et tout philosophique », la pastorale « la plus mémorable [...] qu'un génie à la fois simple et pathétique ait jamais conçue et écrite pour l'âme des hommes de tous les pays » ; « depuis l'Évangile, — ajoutait même le vieux poète — qui avait ainsi parlé ? »[4].

---

1. Bernardin de Saint-Pierre. O. C., Didot, gr. in-8°, p. 16.

2. Ainsi l'idée lamartinienne d'un Socrate illuminé avant de mourir d'une vision prophétique et annonçant l'avènement du vrai Dieu, se trouve déjà dans Bernardin. « O Terre, je sens que je t'abandonne ! Mais que vois-je ? Les temps se dévoilent à mes yeux [etc...] ».

3. A propos du thème des révolutions, rappelons-nous ces lignes du Préambule qu'en 1806, Bernardin mit en tête de son édition in-quarto de *Paul et Virginie :* « Ce n'est que par des révolutions que l'intelligence divine elle-même développe ses ouvrages et les conduit de perfection en perfection » ; Cf. *Jocelyn*, II, 197 sqq.).
— A propos du thème de la botanique édifiante, signalons qu'on voit Bernardin conseiller à sa femme l'étude des plantes agrestes qui sont, dit-il, « une bibliothèque remplie de pensées profondes » ; ces herbes et ces fleurs, ajoutait-il, « la nature les a étendues sous les pas de l'homme [...] pour élever par degrés son âme jusqu'au ciel » (*Correspondance*, 1826. T. II, p. 9).6
— A propos de la leçon de théologie naturelle que le curé de Valneige donne aux enfants de sa paroisse, n'oublions pas ces mots de la quatorzième Étude de la nature : « Il est fort aisé de donner aux enfants des idées de Dieu [...]. Des marguerites sur l'herbe, des fruits suspendus aux arbres de leur enclos seraient leurs premières leçons de théologie ».
— A propos, enfin, du terrible « bruit humain » qu'on entend dans Paris (Jocelyn, VIII, 25-26), ce bruit pareil à celui de la mer « qui fait enfler ses flots », notons bien que, dans la *Chaumière Indienne*, Bernardin avait parlé, lui aussi, du « bruit confus qui sort des grandes villes » et qui « ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer » (*Chaumière Indienne*, 1807, p. 87).

4. C. F. L., 1867. Ent. 140 et 141, pp. 513, 542 et 646 du T. XXIII. — Lamartine affirme dans les *Confidences* (VIII-XII) qu'il savait *Paul et Virginie* « pour ainsi dire par cœur ».
F. Maury, dans son *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre* (1892) propose un certain nombre de rapprochements entre *Jocelyn* et divers textes de Bernardin. De ces rapprochements quelques-uns sont très légitimes ; d'autres nous ont paru un peu légèrement établis ; ainsi, quand F. Maury déclare (*op. cit.*, p. 650) que « la septième Époque [de *Jocelyn*] n'est que la mise en action du dialogue de Paul et de son vénérable ami » on voit mal comment cette assertion peut se justifier.

Dans *Paul et Virginie* comme dans *Jocelyn*, l'auteur lui-même se met en scène au début et à la fin du récit, et le drame tout entier s'encadre entre cette double apparition du narrateur dont la présence et les paroles semblent apporter à l'histoire qui nous est contée une garantie plus émouvante d'authenticité.

Laurence et Jocelyn, par ailleurs, ne sont-ils pas, dans la solitude merveilleuse de leur Val des Aigles, pareils à ces « deux enfants de la nature » dont Bernardin décrit et chante les innocentes amours ? Dans une note qu'il jette en marge de son manuscrit, pour la fin de sa Quatrième Époque, Lamartine inscrit ces mots révélateurs : « *Confidences et pleurs de bonheur. Deux âmes en une. — Les bengalis — promenades. Paul et Virginie* [...] »[1]. Paul ne sait pas d'abord le vrai nom de cette tendresse qu'il porte à Virginie ; c'est alors, dit Lamartine[3], un « tableau de l'amour qui s'ignore lui-même » ; semblablement, Jocelyn, pendant des mois, ignorera le vrai nom du sentiment qui l'attache à Laurence ; et comme Bernardin de Saint-Pierre évoque, à propos de ses deux héros, « nos premiers parents » dans « le jardin d'Eden », de même c'est à l'Eden que songe Jocelyn lorsque, privé de son bonheur, il revoit en pensée la splendeur de la haute retraite où il vivait près de Laurence.

L'étonnant passage de la Quatrième Époque sur l'ivresse extasiée de Laurence et de Jocelyn au sein du printemps tumultueux, éblouissant, « fragrant d'odeurs » qui les emporte dans une sorte de joie cosmique et jette leurs cœurs éperdus vers l'Auteur de toutes choses, n'en trouve-t-on pas déjà, dans *Paul et Virginie*, comme une promesse rapide quand Virginie rappelle à Paul « ces jours de bonheur où, dit-elle, dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux [...]. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue pour jouir des riches couleurs de l'aurore, tout odorat pour sentir le parfum de nos plantes, tout ouïe pour entendre le concert de nos oiseaux, tout cœur pour reconnaître ces bienfaits »[2].

Paul succombe à sa douleur deux mois après la mort de Virginie ; Lamartine faisait d'abord mourir Jocelyn un an après Laurence ; et le livre de Bernardin, comme le poème de Lamartine s'achève sur l'image de ces deux tombes jumelles où dorment les amants, — « deux tombeaux, dit Lamartine, n'enfermant qu'un seul cœur »[3].

* * *

Dans la nouvelle préface que Lamartine, en 1840, ajoute à *Jocelyn*, il déclare que le destin qu'il a rêvé pour son poème est accompli. Dans les chaumières, « Laurence, dit-il, sera encadrée quelquefois bien bas au-dessous de Virginie [...] » ; et il ajoute « et Jocelyn bien loin à côté du père Aubry » ; car « Paul et Virginie, Atala et René sont les héros de ces

1. B. N. Lamartine, 20, p. 31.

2. « On trouverait, écrit Sainte-Beuve dans son étude sur *Jocelyn*, dans les printemps de Finlande ou de Russie touchés par Bernardin de Saint-Pierre [...] des traits heureux de comparaison avec ce printemps de la Grotte des Aigles ». — Dans le tableau du mois de mai que brosse Bernardin au Cinquième livre de ses *Harmonies de la Nature*, certains détails, que nous avons cités plus haut (Cf. *supra*, p. 447) s'apparentent en effet à ceux qui figurent dans *Jocelyn*.

3. *Confidences*, VIII, dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 207.

scènes d'amour, de solitude, de sainteté » auxquelles il a voulu ajouter des scènes pareilles ; et il écrit : « J'ai, pour ces deux grands génies de la poésie moderne : M. de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, qui furent nos pères et non nos émules, le respect et le culte filial qui se glorifient même d'une plus humble infériorité. Être de leur famille, cela suffit à mon orgueil [...] ».

Sur ce « respect », ce « culte filial » que Lamartine déclare professer à l'égard de Chateaubriand, il y aurait certes beaucoup à dire. Lamartine savait que Chateaubriand ne l'aimait pas. Il s'est même exagéré, semble-t-il, l'hostilité de Chateaubriand à son égard, et il lui est arrivé, après la mort de Chateaubriand, de tenir sur lui, dans son *Cours Familier*, des propos dont la dureté, la violence et l'injustice déconcertent [1]. L'antipathie mutuelle des deux écrivains était, en tous cas, dès 1831, de notoriété publique, à ce point que la *Revue des Deux Mondes* n'avait pas hésité à en parler ouvertement [2].

Cependant Lamartine avait toujours, dans ses déclarations officielles, parlé de Chateaubriand dans les termes les plus flatteurs. En 1825, dans son *Chant du Sacre*, il avait mis en scène, parmi les douze pairs, l'auteur du *Génie du christianisme* ; il avait célébré

> [...] ce preux chevalier qui sur l'écu d'airain
> Porte au milieu des lys la croix du pèlerin [3]

Plus tard, à l'Académie, il avait salué en Chateaubriand, l'« Homère du christianisme ». Ses *Destinées de la Poésie*, en 1834, contiennent un long éloge de celui qu'il associe à Madame de Staël pour le remercier d'avoir été un de ces « deux génies précurseurs » qui lui apparurent, à son entrée dans la vie, et qui, sous la mortelle oppression de l'Empire, se firent « l'aliment de nos toits solitaires, le pain caché de nos âmes refoulées » ; « ils furent de notre sang, écrit-il ; nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera ». Et Lamartine louait l'« imagination homérique » de Chateaubriand, parlait de « son âme grande et généreuse », faisait d'*Atala* une « admirable épopée ».

Il avait envoyé à Chateaubriand sa *Mort de Socrate*, son *Chant du Sacre*, ses *Harmonies* ; il lui enverra *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*, et l'on voit par les billets de remerciements que lui adressait Chateaubriand que Lamartine, en lui faisant l'offrande de ses ouvrages, protestait, à chaque fois, qu'il n'était que son humble disciple : « *Vous ne dépendez point de mon suffrage comme écrivain*, lui répondait Chateaubriand le 30 septembre 1823 ; *vous dépendez*

---

1. Cf. en particulier C. F. L., 1860. Ent. 49. T. IX et 1869. Entr. 163 et 165. T. XXVII.

2. R. D. M., 1831. T. IV, p. 217.

3. Lamartine n'avait même pas négligé de louer, par allusion, en Chateaubriand, l'auteur du pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons :*

> Et pour briser naguère une force usurpée
> La plume entre ses mains nous valut une armée !

Plus tard, voici comment le même Lamartine appréciera l'auteur de cette brochure : « Il prit le premier rang parmi les ingrats ; il le prit aussi parmi les calomniateurs » (C. F. L. Ent. 165. T. XXIII, p. 172.

d'une autorité plus sûre, celle de votre talent * » [1]. — « Vous ne recevez, Monsieur, d'inspirations que de votre lyre : tout votre talent est à vous », lui répète Chateaubriand, le 13 juin 1830 [2] — « Si j'avais l'honneur d'être votre maître, lui écrira-t-il encore le 12 mai 1838, ce serait dans ce sens que le ῥήτωρ, à Athènes, était le maître des philosophes, des poètes et des orateurs » [3].

Ce qui est hors de doute, c'est, en dépit de l'espèce d'éloignement et presque de répulsion qu'éprouvait Lamartine à l'égard de Chateaubriand, l'attirance invincible qui, presque malgré lui, le portait vers l'œuvre littéraire de cet homme. Il le détestait et il ne parvenait pas à détacher de lui ses regards. Le nom de Chateaubriand — Lamartine l'avoue lui-même — exerçait sur lui une « fascination » [4].

Sa mère, nous dit-il, était « passionnée pour le *Génie du christianisme* [5] »; on découvre, à plusieurs reprises, dans sa correspondance de jeunesse les traces de son admiration fervente pour l'auteur d'*Atala*. Le 13 mars 1808 il confesse à Guichard qu'il lui arrive bien souvent de prendre Chateaubriand à la place de Rollin ; le 21 octobre 1809, c'est à Virieu qu'il avoue n'avoir jamais pu lire *René* « sans pleurer » ; et le 21 mai 1811 il confie encore à Virieu qu'il est trop nerveux pour pouvoir se livrer sans danger à la lecture de Chateaubriand et de tout « ce qui touche trop vivement l'âme » [6].

Les Martyrs lui ont paru d'abord inégaux (« *Sunt mala, sunt eximia* », écrit-il à Virieu le 12 mars 1809), mais il les a lus néanmoins et relus assez pour être capable de transcrire de mémoire, en 1816, à Aix — en même temps que Julie Charles et Vignet — un admirable passage de la lettre d'Augustin qu'on voit au Cinquième livre de l'épopée chrétienne de Chateaubriand [7]. *Les Natchez*

---

1. Arch. S.-P.

2. *Lettres à Lamartine*, p. 97.

3. Lettre p. p. C. Latreille. R. F., 1er décembre 1926.

4. C. F. L., 1857. Ent. 23. T. IV, p. 433. — Henri de Lacretelle nous rapporte, à ce propos, un fait extrêmement significatif. « Les *Mémoires d'Outre-Tombe* paraissaient dans *La Presse*, écrit Lacretelle. Je lui [à Lamartine] demandai ses impressions. Il n'aimait pas à être interrogé en public sur Chateaubriand [...]. — Entre nous, me dit-il, [...] le style de Chateaubriand n'est qu'un procédé sublime. Pas une page qui ait la vraie lumière de l'inspiration. Les teintes sont fausses [...]. J'ai relu *Atala*. J'ai ri où j'avais pleuré à dix-huit ans [...] ». Et Lamartine prend *La Presse* et se met à lire tout haut. Or il arriva ceci, que « le lecteur fut emporté lui-même, et il accentua comme s'il eût improvisé [...]. Il relut une seconde fois pour lui seul. Je vis sa poitrine se soulever. L'artiste débordait alors d'admiration muette. Il voulut cependant réhabiliter sa première opinion et me cita de mémoire [...] une page ampoulée des *Natchez* » (H. de Lacretelle, *op. cit.*, pp. 157, 158).

5. C. F. L. Ent. 49. T. IX, p. 37. — Le mot « passionné » appellerait peut-être quelques restrictions. Dans le journal intime de Madame de Lamartine on trouve en effet, à la date du 29 juillet 1803, l'indication suivante : « *J'ai achevé le troisième volume de* l'Esprit du Christianisme ; *j'ai relu l'épisode d'Atala. Je le trouve trop passionné ; je crois que cela pourrait échauffer la tête des jeunes gens, et en somme cet ouvrage, qui cependant est très bon, me paraît un peu trop propre à exalter l'imagination* » *.

6. N'est-ce pas le drame même de René que l'on retrouve dans ces lignes confidentielles écrites par Lamartine à Virieu le 26 octobre 1818 et où il lui parle de « ces angoisses de l'âme », de cette « pesanteur du vide » dont il a longtemps souffert. Cette « horrible situation de l'âme, — ajoute Lamartine, — je la connais, je te le jure ! [...]. Les plus affreux malheurs réels n'ont peut-être pas été plus poignants que ne l'était alors ce profond malheur sans cause déterminée et positive » (Lettre p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 374).

7. Cf., R. Doumic, dans *Les Débats*, du 6 avril 1907.

paraissent à la fin de décembre 1826. Lamartine ne tarde pas à les lire [1] ; en 1849, il peut encore en réciter par cœur telle page qui l'a frappé [2]. A son secrétaire, Charles Alexandre, Lamartine ne cachera pas qu'il a été longtemps « fanatique d'*Atala* et de *René* » [3] ; et, si acrimonieux qu'il se montre envers Chateaubriand dans un des derniers Entretiens de son *Cours Familier de Littérature*, il a néanmoins sur l'auteur du *Génie du christianisme*, ce mot généreux : « Il fut à lui seul notre Renaissance » [4].

Tout porte donc à croire que nous n'aurons pas tort de rechercher dans *Jocelyn* des ressouvenirs de Chateaubriand. Déjà Jules Janin, en 1832, avait, pour une édition nouvelle des Œuvres de Lamartine, composé une préface zélée et naïve où s'unissaient étroitement les noms de Chateaubriand et de Lamartine, célébrés du même ton comme les restaurateurs de l'esprit religieux en France ; et, bien avant Janin, le *Constitutionnel*, en 1820, avait ironiquement parlé de Lamartine comme d'un « jeune poète *chateaubrianté* » [5]. En 1859, la *Bibliographie Catholique*, consacrant à Lamartine une longue étude malveillante, écrira encore : « C'est à Chateaubriand surtout [...] qu'il faut demander le secret de ses inspirations et de sa poétique [celles de Lamartine]. C'est ce qu'a fait le P. Cahour dans une dissertation très intéressante [...] sous le titre de *Poétique de Chateaubriand et de M. de Lamartine.* Tous reconnaîtront la justesse de ce parallèle, la légitimité incontestable de cette filiation, tous, excepté M. de Lamartine peut-être, qui n'a jamais assez avoué ce qu'il devait au *Génie du christianisme* » [6].

A l'apparition de *Jocelyn*, de plusieurs côtés la critique signala aussitôt des ressemblances indéniables entre le poème de Lamartine et tel ou tel trait d'*Atala* ou de *René.* Sainte-Beuve, le 1er mars 1836, déclare que Jocelyn dans son Val des Aigles, lui « rappelle Chactas ou René dans les savanes » ; quand Lamartine ramène son héros à la maison natale, nous avons sous les yeux, écrit encore Sainte-Beuve, « une scène analogue à celle d'Amélie et de René revoyant le manoir paternel » ; et, plus loin, « lorsque Jocelyn doit ensevelir Laurence à la Grotte des Aigles, il pourra rappeler Chactas ensevelissant Atala ». Le 15 mars, c'est le vicomte Walsh qui, dans l'*Écho de la Jeune France* insiste à nouveau sur ces rapprochements qui s'imposent d'eux-mêmes : « Vous vous souvenez du convoi d'Atala ? Celui de Laurence est assi beau » [7]. Le *Courrier Français* (27 avril) écrira même, du poème tout entier : « On dirait une réminiscence d'*Atala* » ; et Brifaut, sévère pour *Jocelyn*, rapporte qu'il n'a pas de peine à confondre ceux qui lui vantent, par exemple, dans l'ouvrage de Lamar-

1. *Les Natchez* sont annoncés au *Journal de la Librairie* du 30 décembre 1826. Dans une lettre du 11 janvier 1827 dont le destinataire nous est inconnu, on voit Lamartine réclamer à son correspondant (lequel paraît être un libraire) un « exemplaire de Chateaubriand » — vraisemblablement le dernier paru, c'est-à-dire *Les Natchez* (Vente Cornuau, 12 mai 1933).

2. Cf. Henri de Lacretelle, *op. cit., loc. cit.*

3. Charles Alexandre, *op. cit.*, p. 216.

4. C. F. L., 1869. Ent. 165. T. XXVIII, p. 191.

5. Cité par G. Roth. R. D. M., 15 novembre 1929 (« L'assassinat de M. de Lamartine »).

6. *Bibliographie catholique.* Février 1859. T. XXI.

7. Candidement, l'honnête Walsh croit bon d'ajouter : « Il y a longtemps que je regarde l'auteur du *Génie du christianisme* et l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* comme deux frères ».

tine « le retour de Jocelyn à la maison paternelle » en leur répondant simplement : « Imitation de *René !* » [1].

Le *Génie du christianisme* avait montré tout ce que la littérature doit d'enrichissement à la religion chrétienne dont les exigences font naître tant de drames au fond du cœur de l'homme. Le tragique aventure de Jocelyn n'est autre qu'un de « ces combats intérieurs de l'âme, si communs sous la loi évangélique et d'où naissent, — disait Chateaubriand — les situations les plus touchantes » (*Génie*, II, II, 5)

Atala s'ouvre par un Prologue, se ferme sur un Épilogue, comme fera *Jocelyn* ; dans *Jocelyn* comme dans *Atala* un fragment du récit s'intitule « les Laboureurs » et Chactas assiste, comme Jocelyn, « aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme » [2]. Nous n'avons pas à revenir sur les rapprochements que nous avons déjà signalés entre tel incident de l'un et de l'autre récit ; ajoutons encore qu'il y a un « pont naturel » dans *Atala* comme dans *Jocelyn*, et signalons aussi que cette apparition des ombres rayonnantes de Laurence et de Jocelyn dans la « Vision » qui termine le poème de Lamartine, le texte de Chateaubriand peut en avoir proposé à l'auteur de *Jocelyn* l'idée première, car « le fils d'Outalissi a raconté que, plusieurs fois, à l'entrée de la nuit, il aperçut l'ombre d'Atala et celle du père Aubry dans ces solitudes » [3].

Le déchirement de l'âme qui précipite Atala dans la mort, n'est-il pas au fond le même que celui dont Laurence finira elle aussi par périr ? Toutes deux meurent d'avoir vu Dieu surgir sur le chemin de leur amour, pour leur interdire d'aller plus avant. Toutes deux ont éperdument désiré, pourvu qu'on ne leur arrache point la présence de celui qu'elles aiment, de « passer [leur] vie à [ses] pieds » ; « te servir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême », s'écrie Atala [4] ; on se souvient du souhait, tout pareil, de Laurence (IV, 910 sqq.) ; et l'on entend, à la fin, les confessions pathétiques d'Atala mourante, de Laurence mourante... ; l'attitude même d'Atala est celle qu'aura Laurence en cette minute décisive : « Cette belle jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front » [5].

Le père Aubry jette à la fois sa ressemblance sur Jocelyn et sur l'évêque : Comme le curé de Valneige, il ne se soucie point de la religion de l'infortuné

---

1. Ch. Brifaut. *Souvenirs d'un Académicien*. T. II, p. 3. La *Gazette du Midi* (citée par l'*Ami de la Religion* du 21 avril 1836) avait, à propos de *Jocelyn*, rapproché aussi, mais d'une autre manière, Lamartine de Chateaubriand : « Le croyant [qu'était Lamartine] a vu sa foi périr au berceau même de la foi [...]. Peut-être est-ce pour rester jusqu'à la fin en opposition avec M. de Chateaubriand, si orthodoxe dans son *Itinéraire*, et que M. de Lamartine n'a cessé de contredire dans ses descriptions et ses relations orientales ».

2. *Génie*, éd. Ballanche. T. VI, p. 142.

3. *Ibid.*, p. 206.

4. *Ibid.*, p. 155.

5. *Ibid.*, p. 147.

avant de lui venir en aide ; le culte qu'il enseigne à ses sauvages n'est pas différent de celui que Jocelyn apprend à ses paysans de Valneige, et, pour faire un linceul à Atala, Aubry se dépouille de « cette pièce de lin d'Europe filé par sa mère » comme Jocelyn livre les planches de son lit pour qu'on fasse un cercueil au « pauvre colporteur » ; mais, comme l'évêque devant Jocelyn qui résiste, Aubry, l'homme de douceur et de charité, sait aussi se faire terrible, devant Chactas que la douleur pousse à la révolte ; sa voix devient tonnante ; « les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un Dieu » [1] ; « accablé de sa majesté », Chactas tombe à genoux, comme, devant l'évêque, Jocelyn s'écroulera subjugué.

Ajouterons-nous encore, avec Marcellus [2], que le vers du Prologue de *Jocelyn* :

Il a gagné la mort — Oui, lui dis-je, et le ciel ! (Pr. 76)

parait une « heureuse imitation » du beau mouvement qu'on voit dans *Atala* : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala ? — Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans mes bras, la vie éternelle ! » ; mais la source commune du vers de Lamartine et du passage de Chateaubriand est sans doute dans *Polyeucte* :

Où le conduisez-vous ?
— A la mort.
— A la gloire ! [3]

Enfin il ne semble pas téméraire de penser qu'en racontant la lugubre histoire du tisserand qui, sous l'« arche » d'un pont, a posé, dans le lit d'un torrent à sec le cercueil de sa femme, Lamartine s'est souvenu de Chateaubriand qui montrait, « sous l'arche du pont naturel », le corps d'Atala étendu « dans la ravine desséchée d'un torrent ».

Les traits de ressemblance ne manquent point non plus entre *Jocelyn* et *René*. Au début du petit récit de Chateaubriand, on voit René — ce « cœur de seize années » — « pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, mais cherchant à aimer » et comme « accablé d'une surabondance de vie » ; il porte en lui une « inquiétude », une « ardeur de désir » qui le suivent partout, sans qu'il puisse connaître d'ailleurs ni le nom ni la forme de ce désir ; et il appelle « de toute la force » de son âme, « l'idéal objet d'une flamme future », ce « fantôme imaginaire », incertain, mobile, incorporel, surgi de son cœur brûlant [4]. Ainsi Jocelyn adolescent, et qui n'a point encore rencontré Laurence, sent dans son sein « monter comme une mer » de sentiments tumultueux, et délicieux à la fois, et amers, où passent des « fantômes d'amour » que lui-même a créés ; et des larmes lui viennent, « pleurs de l'instinct ». qu'il verse « sans savoir » ce qui les fait sourdre. (IV, 387 sqq. et 410 sqq.).

1. *Ibid.*, p. 152.
2. Marcellus. *Chateaubriand et son temps*, 1859, p. 228.
3. *Polyeucte*. Acte V, scène IV, vers 1679.— Dans les *Martyrs* (XXIV) Chateaubriand a repris cet effet : « Sors pour mourir, s'écria le gardien. — Pour vivre ! répondit Eudore ».
4. *Génie*, éd. Ballanche. T. III, pp. 245-246.

Comme René, dans son délire et sa vague et fiévreuse impatience, se consume à sentir qu'il lui manque « quelque chose pour remplir l'abîme de [son] existence », comme on le voit s'agiter en vain, descendre « dans la vallée », s'élever « sur la montagne », embrasser « dans les vents » l'insaisissable objet que réclame son cœur, — ainsi Jocelyn, dans le désert du Val des Aigles où il est seul encore, va « du lac au pic et de la grotte au pont », revient sur ses pas, s'assied, se relève, et lui aussi, tourmenté, tremblant, avide, il ouvre ses bras au vent... (III, 68 sqq.)[1].

Puis c'est, dans *René* comme dans *Jocelyn*, l'image de deux êtres qui goûtent « l'enchantement d'être ensemble », qui marchent côte à côte sur des collines : «Promenades, s'écrie René, dont le souvenir remplit encore mon âme de délices!»; — deux êtres adolescents : « le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies » [2] ; ainsi marchent « pas à pas, tout le jour » Laurence et Jocelyn sur les pentes du Val des Aigles, quand vient le printemps, et Jocelyn se demande comment, en de si courts instants peuvent tenir « tant de délices» (III, 34 et 24). O jeunesse, s'écrie-t-il,

> Monde de sentiments, d'amour et d'innocence ! (VI, 277)

Comme René s'amuse à « effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille qui le courant entraîn[e] », ainsi Lamartine fait dire à son héros :

> Nous effeuillions sur l'eau des tiges, de nos mains.
> Je ne sais quel attrait des yeux pour l'eau limpide
> Nous faisait regarder et suivre chaque ride,
> Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot (IV, 162-165).

Le destin d'Amélie, entrée en religion et qui porte caché dans son cœur le secret d'un amour interdit, n'est-il pas déjà un peu celui du curé de Valneige ? Les mots qu'emploie Chateaubriand en parlant du cloître où Amélie attend de mourir en priant Dieu, ne les peut-on point appliquer à l'état sacerdotal où Jocelyn est enseveli : « C'est ici, dit l'auteur de *René*, que la religion trompe doucement une âme sensible » [3] ? Toute la vie de Jocelyn, après qu'il a perdu Laurence, n'est qu'un long effort pour tromper doucement son désespoir, au service de Dieu ; et comme Jocelyn trouve la mort en se dépensant auprès des malades et des agonisants dans une épidémie, Amélie, image elle aussi de la résignation, est morte « victime de son zèle et de sa charité en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse » [4].

Ajoutons encore ces détails : René est allé rêver sur les terres mêmes où chanta Ossian, et Jocelyn s'y transporte en esprit dans le délire de son enthou-

---

1. « Je marchais à grands pas — dit René — le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas ». Et voici Jocelyn, « comme un insensé », marchant « à grands pas », s'enfonçant « dans des bois sans chemin » tandis que ses « cheveux fouettaient [son] front » (II, 49-50 et 70).

2. *Génie*, éd. Ballanche. T. III, pp. 223 et 255.

3. Déjà Jean-Jacques, dans la *Nouvelle Héloïse* (V, V) avait ainsi défini sainte Thérèse : « Un cœur amoureux qui se donne le change et veut se tromper d'objet ».

4. *Génie*, *ibid.*, p. 286.

siasme pour le barde calédonien ; — Jocelyn tient les poètes pour des « hommes prédestinés », aux « mystérieuses vies » (IV, 373) :

> Les mots harmonieux s'ordonnent à leur choix
> Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages (VI, 671-672)

et René lui aussi a vu en eux des « hommes divins » ; « ces chantres, dit-il, sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre » [1] ; — René s'achève sur une parabole : « Un jour, le Meschacebé [etc...] » ; la Neuvième Époque de *Jocelyn* enferme aussi des paraboles :

> Des hommes, près du Nil, s'établirent un jour (IX, 222 sqq.)
> [etc.]

et comme Chactas compare à un vieux chêne un homme chargé d'années [2], ainsi Lamartine, dans son Épilogue, évoquant le pasteur de Valneige blanchi par les ans mais robuste de cœur, retrouve cette image du chêne pour la parfaire et en tirer les beaux vers que l'on sait (Ép. 1836, v. 97 sqq.)

Les Martyrs sont un poème du sacrifice, comme le sera *Jocelyn* ; si Eudore est « un martyr dont les actes se sont perdus » [3], Jocelyn est de même un héros inconnu du sacerdoce chrétien. Eudore entraîne Cymodocée dans la mort, à cause de Dieu, et parce qu'il a choisi d'être chrétien ; Jocelyn conduit Laurence à sa perte, à cause de Dieu, pareillement et parce qu'il accepte d'être prêtre. Eudore et Cymodocée, ces deux êtres que Dieu sépare, ils s'unissent à la fin, juste au seuil de la tombe, comme Jocelyn retrouve, par un mystérieux décret de la Providence, cette femme qui devant lui expire ; et *Les Martyrs*, comme *Jocelyn*, s'achèvent sur les « noces sublimes », au sein de l'éternité, de ces amants qu'ici-bas Dieu a si durement séparés.

Lamartine, quand il entreprend *Jocelyn*, a sans doute des *Natchez* un souvenir très précis encore, car il les a lus en 1827 ; et le réveil de René dans la savane, au Livre II [4], — si pareil au premier réveil d'Adam tel qu'on le voit décrit dans le *Paradis Perdu* — a pu mêler ses splendeurs à la magnificence du texte miltonien, pour diriger l'inspiration de Lamartine au début de la Troisième Époque (III, 9 sqq.).

Quand Chactas retrouve le sol de sa patrie, « tout en pleurs », il « serre dans [ses] bras [sa] terre natale », il y « colle [ses] lèvres comme un amant à celles de l'amante » [5] ; ainsi Jocelyn quittant le pays natal, sanglote, et

> Prenant la terre et l'herbe à pleine main

« collant [sa] lèvre au sol », il embrasse cette terre où il a « pris racine » (I, 463-465).

---

1. *Ibid.*, p. 232.
2. Cette même comparaison figure aussi plusieurs fois dans *les Natchez* (éd. Chinard, pp. 114, 117, 265, 293).
3. Chateaubriand. Examen des *Martyrs*.
4. *Les Natchez*, éd. Chinard, p. 129.
5. *Ibid.*, p. 250 (Le souvenir des *Confessions* de Rousseau est d'ailleurs ici reconnaissable dans les lignes de Chateaubriand).

Dans sa lettre fameuse et pathétique à Céluta, le René des *Natchez* s'écrie : « Je pressais le tronc des chênes ; mes bras avaient besoin de serrer quelque chose. J'ai cru [...] sentir une écorce aride palpiter contre mon cœur » ; ainsi Jocelyn raconte :

> J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais
> [.....]
> Et je croyais sentir, tant notre âme a de force
> Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce. (I, 435-438) [1]

De cette amitié exaltée qui unit Jocelyn à cette Laurence qu'il tient pour un adolescent, *les Natchez* offraient un curieux exemple : c'est le guerrier Outougamiz qui va nommant René : « délicieuse nécessité de mon cœur ! pauvre colombe fugitive », qui l'appelle ailleurs « la vie de [sa] vie », et même : la « chair de sa chair » [2].

Faut-il, en outre, à propos de la biche « privée » dont Laurence fait sa compagne et qu'on voit « repliant ses pieds blancs sous son ventre », et s'installant, « confiante, entre [les] deux genoux » de la jeune fille, évoquer la gazelle de Blanca, dans le *Dernier des Abencérages*, cette tendre gazelle qui « se couchait à terre et appuyait sa tête sur les genoux de sa maîtresse » ? D'ailleurs, qu'est-ce encore que le *Dernier des Abencérages*, sinon, comme *Atala*, comme *René*, comme *les Martyrs*, et comme *Jocelyn*, l'histoire d'un amour auquel Dieu s'oppose ?

Si, pour finir, nous nous rappelons encore que, dans son *Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand montrait l'« infortuné » cherchant dans la lecture un adoucissement à sa peine, et, « lorsque tout repose », « au murmure des vents et de la pluie qui battent » contre ses fenêtres, jetant en secret sur des feuilles blanches quelques tristes pensées [3], tout comme, dans le silence de son presbytère de Valneige, le malheureux Jocelyn lit parfois des poètes et se surprend même « à chanter avec eux ses tristesses » (VI, 666 et 686), nous pourrons conclure, sans témérité, que l'auteur de *Jocelyn* se révèle assez largement tributaire de Chateaubriand.

*
* *

1. Il faut noter d'ailleurs cette différence que René embrasse les arbres parce qu'il ne peut serrer dans ses bras celle dont l'image le poursuit et ravage son âme, tandis que si Jocelyn, à la Première Époque, entoure de ses bras le tronc des arbres de son jardin, c'est qu'il les aime et se déchire à les quitter. — Mais à la Neuvième Époque, le sentiment de René se retrouve exactement chez Jocelyn disant :

> [.....] mon âme qui déborde
> De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
> Au monde végétal s'unit par sentiment
> Et si Dieu réduisait les plantes en poussière
> J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre (IX, 178-182).

2. Chateaubriand va jusqu'à évoquer, à propos de cette tendresse sans mesure, « celui qui dormit dans le sein de Jean » (*Natchez*, p. 301).
Le thème de la nature cruelle, insensible aux dilections des hommes pour les lieux qui leur sont chers est aussi dans les *Natchez* (livre VIII, p. 251).

3. *Essai sur les Révolutions* dans Chateaubriand. O. C., 1836. T. II, pp. 79-80.

A Chateaubriand, Lamartine associait Rousseau, dans ses enthousiasmes de jeunesse. En août 1809, il rêve d'aller passer, avec Virieu, quelques jours solitaires dans la compagnie muette de l'auteur de *René* et de celui des *Confessions* [1] ; déjà, le 28 novembre 1808, dans une lettre à Guichard, il se comparait lui-même à Jean-Jacques, « travaillant en silence et préparant de loin ses succès — *si parva licet componere magnis* », ajoutait-il. Le 2 mai 1810, il annonce au même Guichard qu'il lui écrit « de la Grotte de Rousseau, sur les bords de la Saône » ; et ce lieu, dit-il en vers

> Pour l'homme sensible est un temple
> Dont le génie est la divinité.

La lecture de la *Nouvelle Héloïse* le jette dans des transports : « Grands dieux ! quel livre ! comme c'est écrit ! ». Ces « pages de feu » lui brûlent le cœur. Ah ! s'écrie-t-il, « écrire comme Rousseau ! [...]. Je chéris le héros mais j'adore l'auteur ! ». Et il déclare tout net à Virieu : « C'est le meilleur livre que nous puissions lire » [2]. Dans l'été de 1811, en partant pour l'Italie, il fait un « pèlerinage aux Charmettes » avec Virieu et l'on voit même Vignet scandalisé quelque peu de ce que Lamartine ait parlé de « vénération » à propos de la maison de Madame de Warens [3].

A son retour d'Italie, Lamartine passe par la Suisse, et suit pieusement « les traces [...] de Saint-Preux », visitant « ces lieux classiques pour les amants » : Vevey, Montreux, les rochers de Meillerie [4]. A Nernier, en juin 1815, il occupe son désœuvrement à relire les *Confessions* [5], et en juillet, il retourne aux Charmettes ; l'année suivante, au mois d'octobre, il y reviendra de nouveau, en compagnie, cette fois, de Julie Charles [6].

En 1834, dans ses *Destinées de la Poésie*, Lamartine ne craint pas de nommer publiquement Rousseau parmi ceux dont il reconnaît, sur sa formation littéraire, la profonde influence ; on le verra, dans la préface des *Recueillements* (1er décembre 1838), célébrer « le grand poète des *Confessions* » ; le 20 septembre 1847, dans l'admirable discours qu'il prononce à la Société d'agriculture de Saône-et-Loire, il a sur Jean-Jacques des mots dont l'accent ne trompe pas : il montre en Rousseau l'homme qui sentait « de plus près qu'un autre le recueillement et les consolations de la solitude », « le plus sensible et le plus éloquent contemplateur de la végétation et de Dieu » ; « combien de fois, dit-il encore, ne suis-je pas allé visiter les Charmettes [7] ! Combien d'heures, combien de journées entières n'ai-je pas passées sous la petite tonnelle de pampres qu'il affectionnait ! ». En 1856, dans son *Cours Familier de Littérature*, Lamartine se plaira même à se comparer, en passant, à Jean-Jacques et racontera que

1. Cf., lettre à Virieu, 4 août 1809.
2. Lettre à Virieu, septembre 1810. *Correspondance*. T. I, p. 146.
3. Cf. C. Latreille. « La jeunesse de Lamartine ». L. C., 10 mai 1922.
4. Lettre à Virieu, 28 avril 1812.
5. Cf. *Mémoires Inédits*, 1881, p. 340.
6. Cette visite de Lamartine et de Julie Charles aux Charmettes aurait eu lieu le 26 octobre 1816. M. G. Roth conteste la réalité de ce nouveau « pèlerinage » (G. Roth. *Lamartine et la Savoie*, p. 134) ; mais, d'après le carnet de voyage de Julie Charles, que M. R. Doumic a publié dans les *Débats* du 6 avril 1907, il semble bien que cette visite eut lieu réellement.
7. Combien ? Trois fois au moins, mais il est fort possible que Lamartine, pendant les nombreux séjours qu'il fit à Aix, soit retourné plusieurs fois encore aux Charmettes.